

VIII / Exercices de perfectionnement

Comme pour toute faculté, si on ne pratique pas intensément, on perd sans doute l'inclination à l'observation pratique ainsi qu'il arrive pour diverses dispositions interrompues : la mémoire de précision, le calcul mental, la musique, la vigueur sportive. Elle s'étiole et la « main » se perd. C'est pourquoi on propose ci-dessous des exercices afin de maintenir le sens de l'observation en éveil. *Nulla dies sine linea* (ne pas passer un jour sans tracer de ligne), comme disait le philosophe Pline l'Ancien : alors, *nulla dies sine observatio* ?

Que signifie avoir de l'expérience en observation ? Qu'est-ce qui distingue celui qui s'y adonne exceptionnellement de celui qui en fait son métier ? Doit-on faire de cette compétence une spécialisation et sous quelles conditions ? Comment la maintenir en éveil : par une pratique quotidienne ou par une plongée occasionnelle ? Ayant pendant près de quarante ans endossé de nombreux costumes différents (représentant de commerce en Algérie, agent hospitalier, faux malade, journaliste médical, enquêteur de l'INSEE), j'évoquerai ces différentes approches, plus ou moins conscientes, qui mêlent les occasions qu'offre la vie (examiner des militants politiques ou des joueurs de football, observer ses propres enfants ou s'étudier soi-même dans son rôle d'enseignant par exemple). Le cumul produit chaotiquement une série d'initiations qui, mises bout à bout, constituent cependant le capital de savoir-faire du chercheur.

La formation du novice doit prévenir deux faux espoirs : les échecs sont nombreux, explicables (les accès au terrain sont difficiles, le secret est presque toujours opposé, les barrières sont nombreuses). Les chercheurs subissent la suspicion dans l'interaction (il faut

accepter le rôle d'indiscret). Souvent, l'hostilité vient de la part de personnes qui défendent des positions acquises, des appréciations morales (conservatrices ou progressistes, sincères ou cyniques), révélant un intérêt pour le *statu quo*, le maintien des privilèges, petits ou grands. Une dose d'opacité est nécessaire partout dans la vie sociale, que l'observateur vient troubler ; c'est pourquoi il est utile de débiter une observation en réfléchissant aux résistances des plus déterminés et des plus hostiles à notre présence sur le site. Un deuxième point qui peut décevoir tient au fait que la sociologie observationnelle n'envisage pas de se placer dans le monde des théories comme le fait la sociologie déterministe ou critique ; elle ne formule pas, dès la sortie, une nouvelle théorie ou la variante d'une ancienne. Elle n'encourage pas les jugements catégoriques ou les conclusions péremptives.

La palette des tempéraments individuels et le champ observable étant immenses, leur mise en relation varie selon le terrain. Être bon sur le repérage topographique, la mémorisation, les lieux, les décors (comme le sont les décorateurs, les maquettistes) ne signifie pas être un bon descripteur de tels types d'actions ni de tels espaces techniques. Chacun d'entre nous a une bonne connaissance de quelques milieux, par proximité ou intérêt intime, mais pas de tous ; on ne « regarde » pas souvent les scènes qui sont trop familières ou trop éloignées et qui restent donc *a priori* insaisissables. Nonobstant ces limites, les individus voulant utiliser leurs univers proches et distants, qu'ils soient lecteur de biographies, d'histoire contemporaine, de romans réalistes, de témoignages « vécus » ou simplement attentifs à la vie, sont susceptibles d'approfondir leurs impressions visuelles et auditives. Le volume des observations croît en raison des entraînements graduels.

Nous proposons donc de : 1) regarder la télévision sans le son ; 2) voyager en étranger dans sa ville ; 3) sortir de sa classe sociale. Cela nécessite bien sûr de se départir du type de regard, vague, distrait, que l'on déplore chez les individus dont on dit qu'ils sont « aveugles », qu'ils ne « voient rien ». Les méthodologues engagent trop tôt les débutants à examiner des lieux difficiles à décrire, tels que la rue, le café ou d'autres scènes publiques amorphes, où les interactions sont innombrables mais où la contextualité des actes est malaisée à établir en raison des nombreux codes de conduite se chevauchant. Cela amène malheureusement à « regarder sans observer », comme on le fait pour se protéger des comportements que l'on juge potentiellement dangereux ou inintéressants. L'attitude de la faible attention aux autres est plus fréquente chez

ceux qui sont sûrs de leur bon droit, certains d'être à la bonne place. L'inattention aux autres est aussi le fait de personnes qui manquent de confiance en soi ou de concentration. L'absence de changements personnels, accélérateurs habituels de la vision, est handicapante. Ainsi que le dit James : « Le degré d'accord qui satisfait la plupart des hommes et des femmes est simplement l'absence de choc violent entre leurs pensées et énoncés habituels et la sphère limitée des perceptions sensibles dans lesquelles leurs vies sont plongées. La vérité théorique que beaucoup d'entre nous pensent "devoir" atteindre revient donc à disposer d'un ensemble de prédicats qui ne contredisent explicitement pas leurs sujets. La plupart du temps, nous la préservons en omettant d'autres prédicats et d'autres sujets » [2005, p. 190]. Comment susciter, au cours de l'enseignement, ces réformes intérieures pour asseoir une « vocation » à l'observation sociale ?

Dépayser le regard familial : couper le son

Multiplier les distances et les angles (comme pour la photographie) est l'objectif prioritaire. Le familial est pratique ; c'est pourquoi les observations peuvent devenir pratiques et savantes à la fois. On commencera donc par séparer deux moments cruciaux : regarder sans entendre et écouter sans voir, voilà deux premiers pas dans l'échelle de la conscience. Le « malheur » quand on observe la société dans laquelle on vit est qu'on suppose comprendre ce qui se passe parce que l'on croit avoir multiplié les sources d'informations et accru l'effort pour, non les vérifier, mais estimer leur vraisemblance à l'étalon des intentions, des contraintes et des ressources des locuteurs. Redresser le sens de la vue est plus aisé puisqu'on y élimine la tentation de la signification immédiatement « donnée », le trop facile décryptage attribué spontanément grâce à notre connaissance estimée suffisante de la véracité dans l'échange verbal. Donc, une première obligation revient à se débarrasser des raisons affichées, celles des mobiles donnés par les acteurs.

Mais voir sans écouter — là où on le peut — est une attitude malaisée. C'est pourquoi il faut insister : dans la succession des actes de l'observation, plus tôt on élimine le biais du sens immédiatement perceptible, c'est-à-dire l'explication immédiate, les significations fournies par les acteurs, mieux ce sera. Becker dit : « Ne demandez pas pourquoi mais comment. » Je proposerai d'adopter une démarche préalable supplémentaire : la vision sans commentaire ou le

commentaire sans la vision. Coupez le son et le sens trop évident qui vous égarent ! Objectez d'abord contre le sens immédiat, sans le secours de vos notions locutrices et des catégories de pensée, sans l'aide de celles des sujets, prêts à vous aider de leurs rationalisations et justifications, en donnant le mot de la fin. Objectiver, c'est se distancier, c'est ne pas saisir instantanément quels sont les buts des acteurs, quelle leçon ils veulent nous faire tirer. L'interprétation immédiate sans réflexion est illustrée malheureusement par l'expression confuse : « les gens » (pur « non-sens social », devenu pourtant d'usage courant en sociologie) : « Les gens sont ceci, les gens font cela » ; l'élimination de toute pensée classante est le signe du déclin.

« Couper le son » dans le travail de l'observateur équivaut à se concentrer d'abord sur des caractéristiques visuelles et sur le contexte matérialisé ; ceci n'est pas plus difficile que de se projeter dans un pays étranger dont on ignore la langue. Cette situation nous force à objectiver des signes, des attitudes non perçues jusque-là, sans le secours de la justification discursive des sujets regardés qui ont toujours de bonnes raisons à faire valoir. Le sociologue joue à se placer en territoire linguistiquement inconnu pour ne pas être influencé par le thème de l'interaction verbale et il se met dans la peau de l'ethnologue qui, dans l'ignorance de la langue ou des subtilités de la terminologie indigène, se concentre sur d'autres indicateurs : les lieux, les vêtements, les décors, les environnements, les attitudes des acteurs ou les techniques de verbalisation. Couper le son à la télévision est utile. Elle-même propose cette vision distanciée dans une brève émission : *No Comment* (sur Euronews) qui s'interdit tout discours accompagnateur au bénéfice de l'image pendant quelques minutes. Une seule série de biais demeure et elle n'est pas négligeable : la sélection des séquences filmées, leur longueur, l'angle et la distance de la prise de vues. Le montage, de plus, substitue d'autres artefacts, mais ne contrôle pas l'ensemble de la fabrication ni les conditions d'arrière-fond ; des informations périphériques subsistent du fait de la richesse de l'image.

S'abstraire du parasitage du commentaire en regardant la télévision muette n'est pas une pratique absurde ni exceptionnelle dans la vie ordinaire. De nombreuses constatations suggèrent qu'elle est plus répandue qu'on ne pense. Cette habitude est commune à ceux qui apprécient l'image de télévision ou de cinéma sans en supporter le flot bavard. Son élimination est facilitée par la télécommande, magnifique invention de censure (particulièrement dans

les milieux où on ne supporte pas la publicité dont le volume sonore est brusquement haussé pour réveiller les endormis). Dans de nombreuses familles, l'indifférence au discours télévisé, par une écoute oblique, a été remarquée. Jean-Luc Godard, à l'émission *Arrêt sur images*, affirmait qu'il était coutumier de cette pratique. Je suis moi-même un adepte du journal télévisé sans le son qui devient alors beaucoup plus intéressant en fonction de l'attention portée aux informations transmises par l'image, sans être distrait par le commentaire convenu¹, d'autant plus qu'on connaît le présentateur, la chaîne émettrice et le contexte moral et politique de l'émission. L'intérêt d'un livre comme celui de J. Siracusa [2001] est de décrypter le montage des actualités télévisées où le travail de fabrication affecte bien davantage le son et le commentaire que l'image elle-même, qui reste assez peu retravaillée. Si le novice délaisse le discours d'accompagnement, il se montre sensible aux interactions de plateau, il relève l'attention du présentateur du journal télévisé au prompteur, aux deux ou trois téléviseurs-témoins qui diffusent sa propre prestation et celle du concurrent de la chaîne rivale, sans parler du lien que l'on devine avec le réalisateur lui parlant à l'oreillette. Le reportage ou le document sont riches en eux-mêmes de la projection subliminale d'un grand nombre de signifiants peu contrôlés par la fabrication et la présentation. Dans un film, si on regarde une séquence sans les paroles, on se libère alors de l'obsession de la fin de l'histoire. On y gagne ce dont profitent les partisans de la photographie : le retour en arrière qui fige l'action.

Couper le son en sociologie, c'est surtout s'interdire de saturer d'extraits d'entretiens une issue faussement logique car on trouve tout et son contraire dans une démonstration à base uniquement verbalisée, selon le vieux principe de la béquille rhétorique : « Ce que m'a dit mon interviewé à ce moment-là est justement le support pour la preuve de mon enquête ! »

Sortir de ses réseaux urbains et de sa classe

« Voyager dans sa ville » contraint à la conscience de l'exiguïté de notre vision habituelle, par crainte de déstabiliser notre routine

1. Sur le contenu très formaté et sur les artefacts techniques de l'information, lire Siracusa [2001]. Depuis, Jacques Siracusa s'est lancé sur un autre sujet difficile : l'observation des départements de sociologie (voir plus loin).

si on quittait les itinéraires usuels. Concevoir l'étroitesse de notre monde social, de notre quartier, de notre cercle professionnel est un premier pas vers le déroutement de nos intérêts immédiats. Regarder pour savoir et non pas « regarder en croyant savoir » est une leçon simple à donner à ceux qui sont trop sûrs de leur capacité de vision, surtout si elle se veut généreuse dans ses motivations. Ainsi, on peut être un militant sincère et ne pas discerner les conditions de travail des personnes œuvrant pour notre confort intellectuel. Ne pas respecter la propreté des locaux, par exemple dans une université, est un signe de cécité vis-à-vis des personnels (souvent de couleur) qui éliminent les déchets, les papiers et les mégots de la vie estudiantine, l'affichage et les graffitis sauvages. Bien entendu, cette constatation heurte les progressistes en herbe. La faible perception de l'activité nocturne des services d'entretien pour la préparation du travail intellectuel est plus surprenante en ce qui concerne des étudiants de sociologie, futurs experts. À partir de la conscience des œillères, on déduira les catégories sociales qu'ils ne « verront » jamais quand ils analyseront la société en entier. Qui s'arrête pour manifester de l'intérêt, de la curiosité, voire un peu d'estime même formelle pour les durs travaux qui nous entourent et nous servent : éboueurs, manœuvres de chantiers de voirie, hommes du bâtiment le long de nos rues, en permanence à notre vue, mais hors de notre regard ? Voilà pourquoi on incitera à regarder les métiers de rue qui organisent matériellement le contact ou qui le contrôlent.

Ces remises en cause extrêmement primitives sont des points de départ pour quitter le trajet prévu. « Visiter » sa ville équivaut à ce que recommandait Jules Romains [1958] : sortir de ses propres réseaux « de circulation et de vie », s'imposer une errance systématique en constatant la pauvreté de notre curiosité et de nos espaces. Le romancier Philip Roth raconte que, avec un camarade de Newark, il « pistait » les chrétiens pour connaître leur environnement domiciliaire, leurs habitudes de trajets². On n'en

2. « Le vice dans lequel je tombai avec Earl était de suivre les gens. Depuis plusieurs mois, il s'y adonnait une ou deux fois par semaine : après l'école, il partait en ville tout seul et traînait aux arrêts d'autobus pour repérer les hommes rentrant au bercail, leur journée finie. Lorsque celui qu'il avait choisi prenait le bus, il montait à sa suite et faisait discrètement le trajet avec lui jusqu'à son arrêt. Il descendait alors sur ses talons et le suivait à distance respectueuse. Pourquoi ? demandais-je. — Pour voir où ils habitent. — Et voilà ? C'est tout ? — C'est déjà beaucoup... Nous ne suivions jamais un homme que nous pensions juif. Ceux-là ne nous intéressaient pas. Notre curiosité portait sur les chrétiens adultes... Où allaient-ils quand ils rentraient chez eux ? » [Roth, 2006, p. 141].

demandera pas tant aux étudiants, mais on les interrogera sur leurs parcours favoris en affichant un plan urbain qui montrera incontestablement les zones évitées, les quartiers traversés mais jamais remarqués. La majorité des jeunes gens admettra qu'elle a laissé de côté les trois quarts de l'espace au profit d'habitudes et de circuits familiers qui se transforment en esquives sociales (comme ces pistes que les animaux tracent dans le parcours de leur territoire). Sortir de la circulation habituelle est une métaphore qui signifie s'évader des stéréotypes et des modes de pensée convenus. Ce serait pourtant une façon élémentaire de percevoir nos déterminismes et nos enfermements sécurisants. La ville est un bon laboratoire, au sens de somme de territoires, de régions habitées par les uns, inhabitables pour d'autres, une mosaïque de populations qui ne se rencontrent jamais sauf accident dans l'espace physique ou mental (accident de la circulation ou accrochage délictueux tel le vol à la tire).

Les professionnels que sont les policiers, les agents secrets, dans tous les métiers où il faut faire des évaluations rapides et anticiper les actes des usagers, pratiquent l'observation permanente de catégories sociales autres. Les agents de la surveillance, du renseignement, du contrôle des manifestations et des organisations de répression interagissent continuellement avec les individus projetant des actions illégales et inversement, comme le racontent le « personnage » central d'E. Sutherland dans *Le Voleur professionnel* [1937] et l'informateur de C. Shaw, un jeune délinquant, dans *The Jack Roller* [1930], qui modèlent leurs techniques en fonction des habitudes d'observation par la police. Les policiers en civil ou les agents des renseignements généraux envoyés dans les meetings étudiants sont fascinants à regarder pour les étudiants, membres du service d'ordre ou simples manifestants. À chaque grève ou occupation, je leur demandais de repérer rapidement le jeune inspecteur (habillé et se comportant comme eux) chargé du rapport à la préfecture. Et, mieux, puisqu'il y avait affinités de travail, je leur suggérais de comparer leurs notes respectives, celles destinées au professeur et celles promises au supérieur de l'agent en mission.

Quand on demande de témoigner d'un événement collectif, les variations de la capacité à décrire et à reporter sautent aux yeux (problème insoluble pour la police et la justice). Prendre conscience de l'attention plus ou moins capricieuse aux événements survenus permet d'évaluer les aptitudes à la précision selon les individus, les moments et les sujets. À la sortie d'un cours, je questionnais à l'improviste sur les caractéristiques sociographiques de la composition de l'amphithéâtre qu'on venait de quitter : par exemple, le

nombre approximatif d'étudiants, leur répartition spatiale, les regroupements selon le sexe, l'âge ou d'autres caractères morphologiques. Demander à des jeunes gens de faire, de loin, la description de leur chambre ou de leur bureau, de donner les dimensions de la pièce, la disposition des meubles, la décoration murale ou mobilière, ainsi que l'inventaire de leur bibliothèque est une autre manière d'accéder aux divergences sensibles de l'attention au cadre matériel. Bien sûr, les interrogés sont seuls à pouvoir contrôler leur compte rendu et le degré de précision de leur description, une fois revenus chez eux. La finalité des exercices est de mettre en évidence les paramètres variables selon les circonstances de l'observation quotidienne.

Un autre exercice consistait à demander aux élèves de chercher dans leur entourage les personnes qui, selon eux, observent et celles qui ne « voient » rien. Ou bien de caractériser dans la rue les comportements de repli sur soi : la marche les yeux baissés, le regard détourné ou vide, les retraits de la scène pour une quelconque raison (refus de voir un environnement heurtant les convictions morales ou bien aspiration à la concentration). Ces jugements ne sont que des catégorisations provisoires mais, exercés en permanence, que ce soit dans le bus ou le train, dans une salle d'attente ou un grand magasin, ils permettent de démentir l'idée qu'observer est un acte banal qui exige un crayon, un carnet et un peu de mémoire.

Comment faire en pratique un compte rendu d'observation

Après le regard, l'écrit ! Tout le monde prend des notes, y compris les personnes éloignées de toute préoccupation ou intention savante. Même les ouvriers à la chaîne, dans des situations qu'on n'attend pas, le font pour marquer des repères, garder une norme en mémoire, fournir un signal sur l'état d'une machine. Les journalistes, médecins, enseignants, policiers, cadres et employés le font régulièrement. Ce peuvent être des résumés de documents, des préparations ou des synthèses de réunions. Nous rédigeons le plus souvent des notes professionnelles, des notes intimes, des notes directement utilitaires (pour agir dans une tâche, pour se souvenir, pour certifier). Les notes ne sont donc pas l'apanage du professionnel de l'observation. Les accumuler ne trahit pas seulement l'obsession de ne rien oublier, mais donne l'obligation de réfléchir, de donner un sens à la recherche de cas et de significations données

par les acteurs. Les notes d'historiens sont aussi abondantes ; Marc Bloch, dans son dossier *Écrits de guerre*, laisse entrevoir les trois ou quatre moments d'écriture : d'abord sur place dans la tranchée, puis à l'arrière pour trier les notes et enfin, quelques mois plus tard, la rédaction au repos ou bien en convalescence à l'hôpital. Les passages publiés dans *La Revue de synthèse historique* ou dans *Écrits de guerre (1914-1918)* sont très retravaillés et les notes y disparaissent sous un texte d'analyse comparative des conflits [Bloch, 1997].

Cet impératif de tout noter s'était imposé « naturellement » à Germaine Tillion, non seulement dans l'obsession de ne rien oublier, mais aussi pour donner un aliment palpable à son esprit. Nous savons maintenant comment elle a opéré en Algérie. Elle a constitué pendant six ans une telle somme d'écrits qu'il lui fallait plusieurs mules quand elle se déplaçait pour transporter les dizaines de kilos de notes empilées dans ses caisses³. Ce travail en plusieurs étapes d'écriture et de mobilisation de la mémoire est exigeant. Il demande à l'ethnologue un dédoublement et donc des aménagements dans sa vie pas toujours possibles ou auxquels il se refuse. Et on ne parle pas du tiraillement entre l'univers professionnel et le terrain, un aller-retour délicat de la figure de l'intellectuel à l'emploi du temps méthodiquement organisé à celle, totalement opposée, du chercheur au temps lâche et dispersé, aux habitudes bouleversées. Geertz disait : « L'appartenance de presque tous les ethnologues à l'université [est] si habituelle qu'il est presque impossible d'imaginer qu'il pourrait en être autrement, l'incongruité implicite d'une existence aussi radicalement divisée : quelques années de temps en temps, parmi les bergers ou les cultivateurs d'ignames, une vie entière de cours et de polémiques avec les collègues » [1990, p. 130].

Les divers types de notes

Une note de terrain est habituellement composée de strates successives mélangeant plusieurs configurations de rédaction. Sur le moment ou sur place ; quelques heures ou bien des jours après ; un « plus tard » indéterminé. Ces trois étapes demandent plusieurs genres de mémorisations. Courant de conscience et flux

3. Cette ethnologue raconte le travail de fourmi que représentaient chaque soir ces transcriptions, le classement de nombreux cahiers. Ces caisses de notes eurent d'ailleurs un destin surprenant car elles la suivirent à Ravensbrück (après avoir été saisies par la Gestapo lors de son arrestation) où elles disparurent, emportées, pense-t-elle, par les armées soviétiques à la libération du camp [1997] !

d'observations ne se recouvrent pas. On le pressent quand s'entrechoquent les arrière-pensées, les réflexions intimes quand on poursuit un dialogue ou qu'on regarde une scène⁴. Nous interprétons le style du phrasé, les silences ou les hésitations à partir de notre connaissance des procédés linguistiques et des modes de verbalisation qui nous sont familiers — ou d'autres repères tels l'expression du visage ou les gestes des mains — mais cela fonctionne socialement. Pour que ce courant de conscience devienne une observation, il faut un autre travail de tri. Ce sont les notes qui en sont l'empreinte. En se remémorant la scène lors de leur écriture, des choses que nous n'avions pas remarquées auparavant resurgissent de nos souvenirs enfouis. La conscience qui s'est développée à l'occasion de la scène construite à partir de niveaux d'attention variables est un chaos de faits, d'événements qui nous retiennent et qui ne sont pas encore pensés. Dans les notes de terrain, on peut donc distinguer :

1) les « bouts de papier », croquis, mémos, récits raccourcis, écrits directement sur place ou juste à la sortie des lieux pour enregistrer et rappeler plus tard en mémoire ;

2) des feuillets de tri, des rédactions brèves de premier classement, souvent dans les vingt-quatre heures suivant l'observation au cours desquelles il est d'ailleurs souhaitable de s'isoler afin de réfléchir à l'expérience avant qu'elle ne disparaisse de l'esprit. Quarante-huit heures est une durée arbitraire qui correspond au décrochage de la tension nerveuse et au tri cérébral des événements vécus ;

3) la fiche définitive mise plus tard au clair, qui servira éventuellement dans le compte rendu ou la publication.

Becker porte un très grand soin aux notes des étudiants dans le cadre de son cours et à la correction collective des exercices de description. Ses annotations marginales insistent sur la qualité descriptive et non sur l'interprétation qu'il considère toujours comme hâtive (voir la description d'un cours de *fieldwork* de Becker [*in* Pessin et Blanc, 2004]). En revanche, dans d'autres cours, j'ai vu des

4. Admettons qu'un ordinateur portable montre à l'interlocuteur le flux de conscience qui nous traverse alors que nous conversons, il n'y aurait pas une version, pas une vérité, mais plusieurs, multiples et contradictoires au point de rendre la communication totalement brouillée. Cela atteste aussi qu'une certaine dissimulation est nécessaire au maintien du lien social. L'Alceste du *Misanthrope* de Molière l'avait, à ses risques et périls, expérimenté. Le secret ou le « mensonge » comme ciment de la vie sociale, voilà une idée que Simmel a esquissée (comme celle du conflit fédérateur de toute société) dans les opuscules réédités par Circé [1996].

étudiants, producteurs de notes astucieuses, pleines d'informations, se voir infliger, par leurs directeurs de mémoire ou par les correcteurs de leurs copies, des reproches au sujet de lacunes bibliographiques ou de leur médiocre maîtrise des théories.

Loin de l'univers rationnel conçu par le sociologue, l'observation menée dans un monde étranger à nos conditions de vie (c'est presque toujours le cas) nous met en porte-à-faux par rapport à nous-mêmes, révélant notre ignorance, nos naïvetés, nos maladresses. Pour rester un bon observateur, humble et patient, il est indispensable de « dégonfler son ego tous les soirs ». Cette image fait écho à l'idée de Hughes de défi permanent lancé à soi-même, d'acceptation des échecs, de remise en cause permanente de soi. La confrontation avec des individus qui en « savent » plus que nous, sans parler de la conscience de nos errements tactiques sur le terrain, de nos gaucheries dans les rapports interindividuels dues aux différences de milieux, à notre manque de maîtrise de codes de conduite ou de normes appropriés à la situation selon les acteurs, tout ceci démystifie nos prétentions à l'universalisation de notre savoir, une salutaire révision du contentement de soi.

Pour faire avancer la réflexion collective sur la note, nous nous réunîmes un jour, entre collègues et quelques étudiants, autour de ce qui s'écrit ou non après un terrain⁵. Nous remarquâmes le caractère singulier ou embarrassant de la confrontation de nos rédactions respectives, dû au manque d'habitude d'exposer les preuves fournies. La note, en réalité, comme la plupart des données obtenues dans un processus de création directe, se révéla être un produit confidentiel, voire intime : sa présentation à des collègues s'apparentait à une quasi-indiscrétion délicate à assumer dans le travail fini.

Pour conclure, voici ci-après un dessin amusant qui fait réfléchir au fait que nous, observateurs, sommes également observés. L'enquêteur que je fus à l'hôpital avait l'image, au sein du groupe, d'un « faiseur de notes ». Lors de mon pot d'adieu dans l'équipe des urgences où j'avais travaillé un an, un dessin fait par un équipier brancardier me fut offert (accompagné d'autres gadgets tels un faux

5. Étaient présents ce jour-là : A. Andréo, A.-M. Arborio, D. Bizeul, P. Fournier, B. Lefebvre, D. Lepoutre, P. Masson, M. Pissavi, L. Riot, M. Suteau (C. Brochier alors au Brésil avait envoyé ses remarques). De la discussion des spécimens apportés, deux conclusions s'imposèrent : le regret de l'absence de définition et d'une réflexion systématique et, paradoxalement, la richesse qui découle de la totale liberté de création et d'adaptation à l'organisation personnelle du chercheur et aux singularités de son terrain.

diplôme, un stylo), qui me croquait en chercheur perdu dans ses notes. Il était particulièrement pertinent, ai-je pensé, connaissant ma propension au désordre et à un style de rangement si peu méthodique !



Je l'avais pourtant bien rangée là, cette note ?

Source : Alain Fusalba.

Comment rédiger une note ?

Pour les novices, il est utile d'insister. L'appellation « note de terrain » est trop vague, quelque peu énigmatique, voire un peu magique et rituelle dans les textes ; on ne peut plus aujourd'hui se

contenter de son statut bâlard dans les publications. Note signifie un ensemble large de documentation écrite ou orale, recueillie ou produite par le chercheur : en premier lieu, les informations qu'il obtient sur place *de visu* ou les descriptions qu'il fait à partir des choses vues et entendues, c'est-à-dire les scènes dont il est directement le témoin ou bien qui sont le produit de son expérience d'acteur présent sur les lieux (récit d'une journée, découverte d'un milieu, réactions de collègues, conversations entendues). L'essentiel est que le chercheur en soit l'origine et qu'il maîtrise leur enregistrement.

La comparaison avec d'autres professionnels de l'écriture est précieuse. Le journal de V. Klemperer témoigne de plusieurs niveaux d'écriture et donc d'analyse. Il rédige d'innombrables papiers sur le moment et, après ce premier jet, il reprend le brouillon pour l'organiser autour d'un thème. Plus tard, il fait la synthèse de ses constatations quand il rédige les feuillets de son journal en y incluant des souvenirs plus récents. Et il y ajoute des faits antérieurs ou des généralisations à partir de comparaisons. C'est une habitude qu'il s'impose en se levant à 4 heures, avant les corvées sur la voie publique ou à l'usine (à 64 ans !), en dialogue avec sa femme. Sa note, une réflexion à deux voix, traite de centaines de personnages anonymes qu'il entrevoit : passants, voisins, amis, ex-collègues (puisqu'il a été démis de l'université), policiers, chefs ou soldats, toujours avec le détail biographique utile. À cette étape est associée la vérification. Il commence la journée suivante avec l'idée d'approfondir des questions qu'il a en tête en sollicitant des situations voisines. Par exemple, il se fixe des objectifs : « Il faut que je prenne des notes détaillées sur... ; il faut que je demande ceci à untel... » Quand le projet apparaît irréalisable (et on le comprend quand on imagine l'existence dans le ghetto de Dresde), il veut être disponible à tout prolongement inopiné. Chercher d'autres témoins, s'employer à visualiser des scènes alors que personne ne se soucie des productions de cet homme en sursis, voilà bien une preuve d'un esprit de connaissance inextinguible.

Conscience, observation et volume de travail

Les notes sont le signe et l'instrument du progrès du socio-graphe. Recenser, inventorier les événements survenus, couvrir le maximum de phénomènes incitent à multiplier les cas. Les discussions pendant la durée de l'observation permettent de

confronter plusieurs perspectives, celle du chercheur et celles de sociologues extérieurs. S'astreindre à décrire scrupuleusement signifie envisager toutes les hypothèses, prévoir sans savoir, laisser ouvertes toutes les interprétations que la suite validera ou non. L'observation en continu exige un volume de travail important comparé aux autres techniques puisque l'auteur est seul à élaborer toutes les étapes. Un cinquième ou un quart des notes au mieux sera utilisé dans une publication ou un exposé, mais elles constituent la justification de la méthode et la matérialité du travail. Plus on a été conscient (concentré, attentif, multipliant les sources), plus on a de chances d'en tirer des observations nombreuses. Le volume de travail est l'indicateur de la vigilance de la conscience sur le terrain.

Cette réflexion au sujet de la note conduit à interroger les procédés de cognition et de mémorisation, obsessions et pain quotidien du chercheur. Les flux de conscience et l'observation sont liés, après coup, dans des descriptions de processus et d'événements. Chaque jour, on s'appuie sur les choses apprises la veille (sans parler des problématiques professionnelles en discussion). Les conversations entendues pendant la durée de l'observation permettent de confronter les perspectives, de faire le tri de ce qui restera de l'observation. L'ensemble d'idées acquises antérieurement, les catégories du chercheur, les incitations professionnelles collectives, l'atmosphère intellectuelle, bref la mentalité observatrice contemporaine déterminent le contenu de la note qui reste toutefois l'apanage du chercheur, y compris dans sa part de contenu mystérieux. La stabilisation par l'écrit, le retour réflexif scrupuleux, pratiqué souvent le soir, requièrent une « seconde journée » de travail après le terrain. Entrer dans un milieu nouveau pour connaître des situations incongrues n'admet pas l'improvisation et la médiocre compétence, c'est un travail sur soi de tous les moments. Il ne suffit pas de faire de loin les apprentissages formels ; il faut éprouver plusieurs fois. Cela demande une attention intellectuelle et corporelle afin de maintenir les sens en alerte. C'est dans cette tension que réside la valeur de la technique. « Observe-toi, si tu veux observer les autres » reste une maxime légitime.

La vision, la rétention et la récupération des *données* par la mémoire ne sont pas accordées sans entraînement. Superposer des formes de conscience, comme dans la vie ordinaire, où nous savons mener une conversation impromptue, tout en repérant des choses extérieures (« Tiens, le temps est en train de changer »), en remarquant à part soi des singularités de l'interlocuteur (physiques, langagières) ou bien en se projetant dans l'avenir (« Après, je vais aller

là »), s'apprend progressivement. La vigilance contre les dispersions de la pensée singularise l'observateur. L'après-terrain mobilise tout autant. Sur place ou plus tard, dans les quarante-huit heures après la sortie du site, le sociologue reprend pour la énième fois la rédaction, se « cloîtrant » mentalement en vue de la récupération par le souvenir de faits. La « récupération », qui comprend le repos après la fatigue du corps, engage une sélection dans les déchets de la mémoire comme les sociologues/ouvriers l'ont ressenti. On a enregistré des « tonnes » de détails que l'on tend à faire resurgir en se passant et repassant le film de la journée. Ceci correspond à une seconde distanciation, une nouvelle prise de rôle réflexif. À ce moment de retour sur la « scène », on constate que le courant de conscience (visions entremêlées, impressions superposées) ne recouvre pas le flux d'observations. Tout ce qui est conscient ne devient pas observation et toutes les observations ne sont pas conscientes (elles peuvent le devenir postérieurement). Rédiger, c'est trier dans la conscience pour construire les faits observés.

Examiner l'observateur qu'on fut et se dire : « Si j'avais dit ça, si j'avais fait ça, si j'avais vu ça, que serait-il advenu et qu'aurais-je pensé ? » Les associations d'idées surgissent, de même que des souvenirs enfouis, à la condition qu'on maîtrise la déconcentration et qu'on récupère vite de la fatigue à la sortie d'une séance de terrain. Le degré d'isolement, à ce moment-là, est déterminant quoique ces processus cognitifs soient mal élucidés. La nervosité gagne le chercheur (si je me fie à mon expérience personnelle) quand, à la sortie du terrain, il n'a pas, en raison d'autres exigences professionnelles, le temps de latence nécessaire pour revenir mentalement sur les événements vécus dans le bouleversement des sens et l'agitation de l'esprit réclamant une nouvelle concentration. À la fin de cet apprentissage, si on a mené à son terme l'acquisition de ces compétences, alors à la question : « Quelle est votre activité, votre métier ? », répondre laconiquement : « Je suis observateur professionnel » pour dire : « Je suis sociologue » serait parfait !